

sonnes, de goûts et de sentiments. Vous l'avez vue, vous l'avez trouvée belle; vous l'avez entendue, vous l'avez jugée ce qu'elle est, supérieure par l'intelligence; vous avez cherchée à pénétrer le secret de son cœur, et vous avez rencontré ce cœur tel que vous pouviez le désirer dans une épouse aimée. Vous vous êtes dit: A part toute considération de fortune, j'epouserai ma cousine, parce qu'elle convient à mon goût, à mon intelligence, à mon cœur. Vous vous êtes dit cela?

— C'est vrai.

— Berthe vous a jugé de son côté; vous lui avez plu, et d'autant mieux que vous aviez cherché à lui plaire; comme vos regards et vos paroles ont exprimé une affection que vous ressentiez alors, elle vous rend aujourd'hui cette affection. Ce n'est plus par convenance de famille, c'est par goût qu'elle vous donne sa main; M. de Langenais regarde ce mariage comme arrêté. Dans notre esprit à tous, l'avenir de Berthe est fixé et fixé par vous.

Eh bien! maintenant, vous aimez Claire de Langenais.

— C'est vrai! répondis-je de l'air d'un homme qui marche à la mort.

— Bien! vous êtes franc. S'il n'y avait d'affection que de votre part, je m'en inquiéteraï moins, parce que vous êtes homme; vous avez du caractère et surtout de l'honneur. Si l'on vous demandait un sacrifice, monsieur de Langenais, vous sauriez le faire.

— Je baissai tristement la tête. Il poursuivit avec lenteur:

— Mais vous avez déjà causé beaucoup de mal à cette pauvre enfant.

— Quoi! vous croyez?... lui dis-je, comme s'il m'eût été possible de douter.

— Je ne crois pas, me dit-il, j'en suis sûr.

Quel sentiment d'affreux égoïsme l'amour allume en nous, mon ami! Dans cette affirmation: je suis sûr que vous avez fait beaucoup de mal à cette pauvre enfant, je trouvai l'occasion d'une âpre jouissance. A tout risque et à tout prix, avant tout, je voulais être aimé d'elle. En recueillir une certitude nouvelle, c'était ma joie.

Oui, continua le bon vieillard, dont ici je buvais les paroles, j'en suis sûr. Pendant que vous faisiez ce portrait, j'ai suivi vos regards et je vous ai deviné; mais j'ai observé aussi le visage de l'enfant, et je n'ai vu que trop bien les désordres de son pauvre cœur. Le mal est fait, mal-

gré vous, je n'en doute pas, mais il est fait. Comment le réparer? Il faut y aviser ensemble.

En admettant que le mariage avec Berthe puisse être rompu, ce qui me paraît difficile, à moins de briser un cœur qui déjà vous appartient, vous ne pouvez songer à épouser Claire. Elle n'a point de fortune, et vous n'en avez pas non plus. Humainement, ce serait une folie.

— Mais lui dis-je, ce n'est pas vous certainement qui ferez consister le bonheur du mariage dans un rouleau d'or!

— Non, me répondit-il avec empressement, non, certes pas; et s'il m'était bien démontré que votre mariage avec Claire est déterminé par des causes providentielles, loin de m'y opposer, je le favoriserais de tout mon pouvoir.

— Eh bien! lui dis-je avec entraînement et le regardant en face, il est providentiellement arrêté que Claire sera ma femme. Je l'aime éperdument, et je n'aime qu'elle.

Toutes les considérations de fortune, je les ai pesées, je les ai mises en balance du bonheur qui m'est promis. Si elles m'ont arrêté, c'est pour Claire et non pour moi. Mais vous l'avez élevée, vous la connaissez; répondez-moi vous-même: Claire sera-t-elle capable de supporter les privations de la médiocrité avec l'époux qu'elle aura choisi?

— Oh! Claire sera la femme forte de l'Evangile; mais vous?

— Moi je l'aime!

— Je ne puis vous laisser courir, les uns et les autres, à l'aventure d'un entraînement irréfléchi. Vous-même, en homme d'honneur et de de raison, vous devez attendre. Je ne reconnaitrai de signes providentiels au mariage que vous désirez si je n'ai bien constaté, de part et d'autre, une affection réciproque, très calme, très sérieuse, très enracinée, une affection chrétienne.

Du reste, ajouta-t-il en hochant la tête, il est possible que M. de Langenais vous refuse sa fille.

Je bondis comme s'il m'eût blessé.

— Me refuser sa fille? Et pourquoi?

— Mais, d'abord, vous n'avez pas de fortune; le père peut s'inquiéter sur votre avenir à tous deux.

Je grinçai des dents contre moi-même: il avait raison.

— Puis, ajouta-t-il, M. de Langenais a les scrupules d'un homme d'honneur. Il vous a vu venir ici pour épouser sa nièce. Vous êtes chez elle et non chez lui; toute la ville connaît nos

projets; il a déjà la conviction que c'est une affaire arrêtée; vous-même avez fait naître en lui cette conviction; il aime Berthe comme sa fille, et il voit bien que Berthe, dont les sentiments ont une grande énergie, vous a déjà donné tout son avenir dans une pensée qui ne changera pas. M. de Langenais se laissera-t-il arracher un consentement qui fera le désespoir de sa nièce? Vous devez en douter, tout comme moi.

J'étais atterré.

— Voyons, continua-t-il, soyez homme! Voulez-vous suivre mon conseil?

— Parlez.

— Mais là, dit-il en souriant, comme si j'étais votre confesseur et que vous fussiez le plus soumis des pénitents?

— Parlez! parlez! lui dis-je avec un douloureux effort. Si je dois sacrifier ma vie, mon bonheur, tout enfin, au repos de ces deux jeunes filles, je suis prêt! Je les aime toutes deux, l'une comme une sœur, et l'autre... l'autre...

Je fondis en larmes. Le bon vieillard attira sur son cœur ma poitrine soulevée par les sanglots.

— Pauvre enfant! me dit-il en laissant tomber lui-même une larme sur sa joue, vous l'aimez donc bien?

Mes pleurs répondirent pour moi.

— Calmez-vous, continua-t-il après un silence; tout s'arrangera. Dieu est bon. Ecoutez-moi, voici mon avis; vous le suivrez; il y va de leur repos:

Ne laissez rien transpirer, ne faites rien qui puisse en rien augmenter l'affection que cette pauvre Claire a déjà pour vous; soyez réservé vis-à-vis d'elle; mettez un voile sur vos yeux. Je vous demande quelques jours, quelque jours seulement; me le promettez-vous?

Je fis un signe d'assentiment.

— J'ai votre promesse, je m'y confie. Demain, je verrai Claire et sa cousine; je sonderai ces deux cœurs que vous avez blessés et qu'il faut guérir. Allons! soyez calme, et tenez votre promesse. Je vais prier pour vous et pour elles.

XIII.

SAINT-LAMBERT.

Quand le dîner nous eût réunis comme d'habitude, je m'efforçai de ne rien laisser paraître de la tristesse où m'avait jeté cette conversation; mais j'étais effrayé maintenant de ma position

vis-à-vis de Berthe, et de l'affection qu'elle me témoignait, cause probable d'une catastrophe douloureuse entrevue par mon imagination. Le visage de mes deux cousines avait revêtu cette mélancolie rêveuse qui s'éveille avec un premier amour. Il y eut, de part et d'autre, une affectueuse réserve; on parla peu, mais que de choses cependant sous le voile de nos phrases inachevées!

Un incident inattendu me délivra de l'obligation où j'étais de passer la soirée à l'hôtel Langenais; au dessert, un domestique me remit une carte de visite timbrée du nom de Saint-Lambert; elle portait au verso: « J'ai besoin de toi ce soir. — Hôtel du Parc. »

— Voici, dis-je à mes cousines, qui me privera du plaisir de passer la soirée avec vous.

— Ah! monsieur de Saint-Lambert, s'écria Claire, celui que j'ai vu chez lady Blackstone.

— Lui-même, ma cousine.

— Allons, dit Berthe, l'amitié a des devoirs qu'il faut respecter; nous vous rendons votre liberté.

Je trouvai Saint-Lambert à l'Hôtel du Parc, tel que je l'avais laissé à Paris, toujours calme et la lèvre relevée par un sourire sceptique. A quelque événement sérieux qu'il fût mêlé, je n'ai jamais surpris d'émotion dans cette nature brûlante au-dessous, froide à la surface.

— Que viens-tu faire à Dijon? lui demandai-je en entrant.

— Rien me répondit-il; je passe.

— Pour aller...

— En Suisse et en Italie. Et toi?

— Moi je suis ici pour ce que tu sais.

— Quand te maries-tu?

— Bientôt.

En ce moment, la porte s'ouvrit, c'était Louis Monot.

— Vous allez dîner avec moi, nous dit St-Lambert.

— Merci, répondis-je, j'ai dîné.

— Quant à moi, dit Monot, j'accepte sous condition; n'oublions pas que je suis ici procureur de la République. La tempérance est une vertu forcée de la magistrature.

Saint-Lambert essaya vainement de recommencer avec Monot la scène de la Maison-d'Or; le magistrat fut intraitable; il ne but que de l'eau rougie et de la tisane de Champagne.

— Je veux profiter de l'occasion, dit Louis Monot, pour renouveler à notre ami Robert ma merceriale de l'autre jour.

Je compris que Monot allait mettre sur le tapis mon histoire avec mes deux cousines ; cette idée me déplut, car la dignité de ces deux jeunes filles devait en souffrir, mais j'ai toujours été faible avec mes amis : Monot me comprit.

— Sois tranquille, dit-il, je serai sérieux ; Monsieur de Saint-Lambert, voici ce qui se passe : Mlle de Langenais, belle comme Proserpine et riche de deux cent mille francs de rente, est éprise de monsieur son cousin, ici présent. De qui croyez-vous que le cousin s'avise d'être amoureux ? De Mlle Claire de Langenais, madone du Titien, mais madone sans fortune. Qu'en dites-vous ?

Saint-Lambert me jeta un regard de commiseration sardonique.

— Pauvre Robert ! me dit-il, la province te gêne.

— Non, répondis-je avec humeur, elle me rend moins mauvais. Je n'ai plus aucun goût pour les folies de notre jeunesse.

— Les pires folies, observa Louis Monot, ne sont pas celles qui se font à Paris.

— Je voudrais bien savoir dans quelle catégorie tu placeras la perte de ma fortune.

— Perdre un million sur l'asphalte est une sottise, sans aucun doute ; en repousser quatre qui veulent se donner est bien autrement absurde.

— Claire est étonnamment jolie, fit Saint-Lambert.

Dans sa bouche, cet éloge me déplut. Saint-Lambert continua :

— Tu l'épouseras, tu n'auras pas le sou ; mais il te restera, dans dix ou quinze ans, le souvenir de tes bucoliques et une femme qui aura été jolie. Qu'est-ce que la fortune, après tout ? Tu en as largement usé pendant sept ans : maison montée, diners, soupers, femmes, chevaux, chiens et tout l'attirail d'un luxe effréné ; bah ! cela ne donne que des tracasseries. Parlez-moi d'un quatrième étage mansardé, tenu par une bonne ménagère : satisfaire tous ses caprices, même les plus ridicules, beau plaisir, en vérité ! Parlez-moi d'une lutte perpétuelle contre tous ses désirs, même les plus légitimes.

Rien n'est embarrassant comme une bourse pleine ; ce doit être une préoccupation très amusante que celle de ces pauvres diables dont toute l'intelligence s'applique à essayer de joindre les deux bouts. Il y a des gens qui, pour de l'or, épouseraient une sorcière, quitte à prendre ensuite une maîtresse à l'Opéra ; il y en a qui

bravent héroïquement la misère pour avoir le bonheur de dire : mon ange, à une jolie fille qui deviendra grand mère.

Monot se mit à chançonner :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

— L'ironie mordante de Saint-Lambert m'avait trouvé sans défense. Allais-je retomber sous l'influence de ces deux démons ! La Providence ou le hasard vinrent à mon secours.

Le dîner était fini, la table enlevée, les cigares allumés. Un garçon vint dire à Saint-Lambert :

— Madame demande monsieur.

Il se leva, visiblement contrarié, et sortit.

Me voici arrivé à l'épisode terrible de mon histoire ; je l'abrègerai, en supprimant beaucoup de détails, mais je ne puis me dispenser de te la raconter, parce qu'elle a fortement influencé sur ce que j'appelle ma conversion.

Tu n'as pas oublié que Saint-Lambert habitait, depuis plusieurs mois, aux environs de Fontainebleau, et qu'il s'était introduit chez lady Blackstone à la faveur d'un accident dramatique, raconté plus haut par Chaire de Langenais. Mes pressentiments ne me trompaient pas ; la séduction de lady Blackstone était le but de Saint-Lambert, et ce but il n'avait que trop bien réussi à l'atteindre. Lui-même nous fit l'histoire de sa vie pendant cette période ; il nous retraça tous les pièges dont il avait enveloppé cette malheureuse femme ; ainsi que je l'avais bien compris, son dévouement lors de l'incendie, cette belle action qui impressionna si vivement les hôtes de l'hôtel de Langenais, n'avait été qu'une monstrueuse comédie.

Florentine, incapable de céder à une séduction vulgaire, attachée à ses devoirs par la noblesse même de son caractère, avait subi l'entraînement des belles âmes pour tout ce qui semble généreux et grand. Saint-Lambert s'était drapé dans un byronisme d'emprunt que l'imagination romanesque de la jeune femme avait pris au sérieux.

Il s'était donné pour une âme ardente, blessée dans ses aspirations par les glaces de la vie réelle, abreuvée de toutes les désolations, fatiguée du monde et presque de la vie, considérant avec calme une tombe prochaine et plus d'une fois appelée dans les heures du désespoir. Ainsi s'étaient éveillées dans le cœur de Florentine des sympathies dont elle n'avait pas calculé les dangereuses conséquences.

Il vint un jour où Saint-Lambert, les yeux

pleins de larmes factices, le visage pâle et la voix brisée, put lui dire : Oh ! si je vous avais rencontrée plus tôt, s'il m'était été donné de vous dire : Voilà ma vie, voilà mon cœur, voilà ma destinée ; laissez-moi vous aimer et commencer à vos pieds l'oubli d'un passé plein de ténèbres, la jouissance d'un avenir illuminé par vous ! Quel bonheur sans limites ne m'auriez-vous pas donné ! Combien n'aurais-je pas eu de bénédictions pour cette existence que je maudis, maintenant surtout que vous m'avez révélé la possibilité de semblables délices.

Il vint un jour où Florentine écouta ces paroles brûlantes et n'imposa pas silence aux lèvres qui les proféraient ; il vint un jour où elle soupira comme Saint-Lambert, un jour où elle pleura comme lui. Il vint un jour où elle laissa s'échapper les amertumes de son propre cœur ; un jour où elle s'écria comme lui : Oh ! pourquoi ne vous ai-je pas rencontré avant le mariage fatal qui s'élève entre nous ! Hélas ! faut-il que je traverse la vie sans amour, et que j'enchaîne à jamais mon inféconde jeunesse au cœur flétri d'un vieillard que je ne puis aimer !

Le jour où elle fit cette confidence, Florentine fut perdue. Saint-Lambert n'était pas homme à reculer sur le terrain qu'il avait si laborieusement conquis ; il acheva d'égarer, par d'adroits sophismes, cette sensibilité romanesque. « Vous vous êtes mariée, lui disait-il, sans conscience de l'acte que vous alliez accomplir ; vos parents vous ont sacrifiée à un grand nom, à une grande fortune ; on a disposé de vous, mais votre cœur vous est resté ; on n'a pas pu s'en emparer et le donner à cet homme. Là où le cœur n'est pas, nul n'a le droit de vous obliger à demeurer ; vous êtes maîtresse de vous-même, et nul ne peut vous empêcher de reprendre votre liberté,

« Non, Dieu n'a pu bénir l'union de la jeune fille avec l'homme à cheveux blancs. L'union que toutes les bénédictions du ciel fussent venues sanctifier et parer, c'est la nôtre, l'union de la jeunesse avec la jeunesse, de la foi avec l'espérance, de l'amour avec l'amour. Ce que les hommes ont lié, nous avons le droit de le délier ; ce que Dieu eût béni, Dieu le bénira.

« Ce que le monde peut appeler une faute, notre conscience doit nous en absoudre. Que nous importe le monde et que nous font ses jugements ! Est-ce pour lui que nous vivons ou pour nous ?... Laissons là le monde, les envieux et les médisants ; fuyons et qu'il nous oublie comme nous

voulons l'oublier nous-mêmes. Oui, fuyons de la France, loin de l'Europe s'il le faut ; nous irons chercher un beau ciel où la nature soit demeurée telle que le créateur l'a faite, et là, vous pourrez vous donner sans remords à l'époux que votre cœur a choisi. »

Il vint un jour où Florentine, fascinée par les enivrements de ce langage, oublia sa famille et le monde ; l'œuvre de la séduction était consommée. Une nuit, elle se trouva, presque sans savoir comment elle y était venue, dans une voiture qu'entraînaient des chevaux de poste ; Saint-Lambert était auprès d'elle et l'emportait à travers les ombres.

Je n'ai pas voulu te rapporter textuellement notre conversation ; ma plume se serait refusée à reproduire le cynisme complaisant qui présidait au récit de Saint-Lambert ; je t'ai raconté la séduction de lady Blackstone telle que je la vois et non telle qu'il nous la dépeignait. Croistu qu'il en vint jusqu'à se vanter du ferme propos où il était de l'abandonner aussitôt que sa fantaisie serait satisfaite !

Monot lui-même s'en étonna.

— Ainsi, dit-il, vous la planterez là un de ces quatre matins ?

— Comme ce bout de cigare, dit Saint-Lambert ; j'aurai cette faiblesse. Du reste, je crois son mari très capable de venir me la réclamer.

— Un vieillard de soixante-cinq ans ? dis-je d'un air de mépris qui tombait sur Saint-Lambert.

— Passés ; mais qui tire le pistolet avec une précision merveilleuse.

— Et s'il te tue ?

— Ce sera bien joué, dit Saint-Lambert avec un naturel parfait.

— Et bien mérité, mais si c'est toi qui le tues ?

— Eh bien ! ce ne sera pas le premier.

— La mort d'un vieillard te portera malheur.

— Bah ! je ne suis pas superstitieux.

Cet audacieux étalage de vices commençait à m'épouvanter ; je me sentais mal à mon aise en présence de cet homme rempli de séductions, et que, pendant si longtemps, j'avais considéré comme le meilleur de mes amis. Une funeste école de romanciers et de poètes a cherché, dans ces derniers temps, à revêtir le vice des couleurs les plus brillantes, à poétiser, à réhabiliter presque le crime ; elle n'a que trop bien réussi. L'époque n'était pas éloignée où j'avais accepté trop facilement le triste sophisme de ces théories ; peut-

être n'avaient-elles pas été sans influence sur la vie de Saint-Lambert. En ce moment, je les détestais et je les flétrissais de toute mon indignation.

— Vous croyez donc, dit Monot reprenant la conversation, que mylord va se mettre à votre poursuite ?

Ces paroles n'étaient point achevées que la porte s'ouvrait toute grande, et un domestique de l'hôtel annonçait :

— Lord Blackstone !

Une fugitive pâleur apparut à peine sur le visage impassible de Saint-Lambert.

Lord Blackstone avait les formes et les manières imposantes des hommes de race qui se rencontrent encore dans l'aristocratie anglaise. Il entra d'un air très calme et sans embarras. Saint-Lambert s'était levé comme nous ; il indiqua de la main un siège à lord Blackstone. Alors seulement je regardai et je reconnus la personne qui accompagnait le lord ; il la nomma à Saint-Lambert : c'était M. de Langenais. Je me rappelai sa liaison très ancienne avec le mari de Mlle de Souley. J'allai à lui et pressai sa main.

— Je sais tout, lui dis-je à voix basse.

Lord Blackstone était fort pâle ; M. de Langenais très ému, moi j'étais atterré ; Monot, assis à l'écart, observait d'un œil curieux ; Saint-Lambert semblait à son aise : il attendit.

— Monsieur, dit lord Blackstone, je viens ici remplir mon devoir d'homme d'honneur, c'est-à-dire reprendre une femme séduite avant qu'on sache sa faute, et faire tout mon possible afin d'étouffer cette affaire, scandaleuse pour deux familles, et déshonorante pour un nom que je dois garder pur : j'y réussirai si je vous tue.

Saint-Lambert sourit.

— M. de Langenais, que voici, veut bien se charger de conduire, ce soir même, lady Blackstone dans un couvent, où elle attendra l'issue de notre rencontre. Si je vous tue, son honneur et le mien seront parfaitement saufs, car je ne doute pas de la discrétion de ces messieurs.

— Mylord, répondit Saint-Lambert avec autant de politesse que de calme, lady Blackstone est parfaitement libre ; s'il lui plaît d'aller au couvent, M. le comte de Langenais peut l'y conduire.

— Demain matin, au petit jour, nous nous rencontrerons sérieusement, de manière à donner une solution définitive à tout ceci.

Saint-Lambert inclina la tête en signe d'assentiment.

— Messieurs, dit Monot intervenant dans ce colloque funèbre, permettez-moi de vous présenter une observation. La police est trop bien faite en France pour que votre rencontre ne se dénoue pas en cour d'assises ; vous y trouveriez le bruit que vous voulez éviter : le plus sage est d'aller en Suisse.

— Monsieur a raison, dit lord Blackstone ; si vous le voulez bien, nous irons en Suisse.

— Je suis à vos ordres, reprit Saint-Lambert.

M. de Langenais était monté chez lady Blackstone afin de lui demander si elle voulait se laisser conduire dans un couvent. L'Anglais s'était retiré dans une chambre voisine ; il revint pour entendre la réponse qu'apportait M. de Langenais. Lady Blackstone avait refusé.

XIV.

LE CHATIMENT.

Lord Blakstone parut cruellement impressionné de la résolution de sa femme. Par bonté d'âme quelquefois, et plus souvent par amour-propre, nous caressons l'illusion sur les choses qui nous blessent ; sans doute il avait attribué la fuite de sa femme à la faiblesse d'un jour, à l'égarément d'une heure ; il croyait au repentir et peut-être à la possibilité du pardon. Voici qui dissipait son illusion. Un éclair d'orgueil apparut au contraire sur le front de Saint-Lambert ; la fascination de sa victime était telle qu'il n'avait eu besoin ni de lui parler ni de la voir pour l'enchaîner irrévocablement à lui ; le regard de ces deux hommes se croisa violemment, éclair de rage d'une part, de l'autre insulte nouvelle et domination. Le premier, lord Blakstone rompit le silence, et, d'une voix que timbraient sourdement la douleur comprimée :

— Si rien ne vous retient, monsieur, vous plaît-il de partir de suite ?

— J'ai ma voiture en bas, dit Saint-Lambert, dans une demi-heure, nous aurons des chevaux.

Lord Blakstone et M. de Langenais sortirent aussitôt pour apprêter leur départ.

— Ami, me dit Saint-Lambert, je compte sur toi.

— Envoie chercher des chevaux, répondis-je sans prendre la main qu'il me tendait ; je reviens dans une demi-heure.

Je descendis rapidement de manière à rejoindre M. de Langenais. Il prit mon bras et nous regagnâmes l'hôtel à grands pas.

— Horrible aventure ! me dit-il, horrible !

— Et qui se dénouera par la mort d'un homme, ajoutai-je en frémissant.

— Votre ami, M. de Saint-Lambert...

— Il ne l'est plus...

M. de Langenais me serra la main.

— C'est un scélérat, me dit-il d'une voix indignée. Pauvre Florentine ! Elle croit à l'amour de ce drôle ; au moins, l'aime-t-il, lui ?

— Non. Avant un mois il l'aura brisée.

— Pauvre femme ! comme elle subit la fascination de cet homme ! Elle accuse son mari de l'avoir épousée malgré son âge ; elle est dans une exaspération inouïe ; elle ne se repent pas, elle maudit lord Blakstone ; quel égarement ! Je suis en paix avec ma conscience, m'a-t-elle dit, je n'ai pas voulu tromper mon mari, jouer la femme fidèle et prendre un amant : j'ai brisé cette union qui m'est odieuse, et je prends devant Dieu l'époux de mon cœur. Et, tout cela, elle le dit avec tant d'énergie, que j'ai reconnu l'inutilité de mes efforts ; je suis sorti navré.

Je hasardai cette opinion que lord Blakstone ferait mieux d'abandonner à la justice divine le crime de Saint-Lambert et l'avengement de sa femme.

— Je le lui ai dit, me répondit M. de Langenais, car c'est mon opinion ; mais il a refusé de m'écouter, c'est un caractère de feu. Comme moi, il est chrétien, mais avec des préjugés intarissables sur les exigences de l'honneur. Lord Blakstone est mon ami depuis quarante ans ; je n'ai pu refuser de l'accompagner. Quel affreux duel ! un jeune homme et un vieillard de soixante-cinq ans !

— J'en suis là avec Saint-Lambert ; il est seul : je ne puis éviter de lui servir de témoin.

Nous étions arrivés à l'hôtel Langenais. Dix heures avaient sonné ; les deux cousines, restées seules, nous attendaient au salon.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria Berthe, comme vous êtes sombres tous deux !

M. de Langenais leur expliqua qu'une affaire importante nous obligeait à partir à l'instant même, et que notre absence serait de trois jours. Berthe, plus forte de caractère n'insista pas, mais Claire eut besoin d'être rassurée ; ses yeux pleins de larmes, allaient de son père à moi ; on eût dit qu'elle avait un pressentiment des scènes terribles où nous allions jouer un rôle. Comme

nous partions, je saisis un moment où l'on ne nous voyait pas, je pris sa main et je la serrai en lui disant : A bientôt ! Elle me rendit mon étreinte, et nous demeurâmes ainsi quelques secondes, absorbés dans une contemplation muette : j'avais oublié ma promesse au curé de Notre-Dame.

Une demi-heure après, j'étais à l'hôtel du Parc. Les voitures tout attelées attendaient dans la rue ; quelques passants attardés formaient un cercle de curieux.

Je m'étais enveloppé d'un manteau, et sous ce manteau je portais une paire de pistolets ; je la posai sur une table.

— Que vas-tu faire de lady Blakstone ? dis-je à Saint-Lambert.

— Je l'emmène.

— Comment, tu l'emmènes ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux qu'elle assiste à cet abominable duel ?

— Elle m'attendra dans une auberge. Au surplus, c'est elle qui l'a voulu... Mais que vois-tu donc là d'abominable, mon cher Langenais ? Sur quel prêtre as-tu marché ce matin ?

Je ne répondis pas ; lady Blackstone venait d'entrer ; je m'empressai de jeter mon manteau sur la boîte de pistolets. Je lui offris mon bras, et nous descendîmes. Cette femme qui allait assister à la mort de son mari ou de son amant marchait d'un pas ferme. Jeune et belle, mais les yeux brillants de fièvre, la figure marbrée, elle était effrayante à voir. Six mois à peine avant cette fatale soirée, je l'avais rencontrée, calme, vertueuse et respectée. Une période funeste s'ouvrait pour elle à dater de sa séduction.

Nous voyageâmes toute la nuit et une partie du jour. La chaise de poste qui emportait lord Blackstone et M. de Langenais nous précédait à petite distance ; dans l'après-midi, nous avions passé la frontière. Il fut convenu entre Saint-Lambert et lady Blakstone qu'elle resterait dans la petite auberge où nous étions descendus, et qu'elle y attendrait l'issue de la rencontre.

— Je m'informai du médecin de l'endroit, et je l'allai chercher. Le brave homme avait étudié dans le temps à l'université d'Heidelberg ; le duel lui était chose familière et, comme il n'en avait point vu depuis plus de trente ans, il m'avoua que cette aventure le ragaillardissait un peu.

Les voitures demeurèrent attelées ; l'une resta devant l'auberge où nous attendait lady Black-